

L'ARCHE *Editeur*

Thornton WILDER

L'Heureuse Traversée du New Jersey

Traduit par
Julie Vatain

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche *Editeur*
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

L'heureuse traversée du New Jersey

Pièce en un acte
de Thornton Wilder
(1931)

Traduction de Julie Vatain (julie.vatain@gmail.com)

NOTE DE L'AUTEUR

La forme que prend cette pièce n'a rien d'une innovation ; c'est au contraire une remise à l'honneur. Les âges les plus sains du théâtre ont été marqués par un recours minimal aux décors littéralement représentatifs. Plus l'imagination des spectateurs était sollicitée pour fournir une part importante du cadre, plus leur participation et leur compassion se trouvaient engagées.

Peut-être est-ce là une triste réflexion sur le genre de personnes qui se lancent dans le théâtre amateur, mais dans beaucoup des mises en scène que j'ai vues de cette pièce, on a autorisé, ou même encouragé Maman Kirby à jouer son rôle de manière sentimentale, en noyant les derniers moments dans les larmes, la piété ostentatoire, et une forme héroïque d'apitoiement sur soi. Cette pièce est un témoignage d'estime, un hommage à la mère américaine moyenne qui élève ses enfants aussi instinctivement qu'un oiseau fait son nid, et dont la force réside en ce que, quelle que soit la pression exercée par les circonstances de la vie, elle s'efforce toujours d'entretenir autour d'elle une ambiance industrielle, préparée, tournée vers l'avenir.

Thornton Wilder

New Haven, Connecticut, 13 avril 1942

PERSONNAGES

LE REGISSEUR

MAMAN, Mme Kate Kirby

ARTHUR, son fils

CAROLINE, sa fille

PAPA, le mari de Maman, Fernand

MADELEINE, la fille mariée des Kirby, qui habite à Camden, dans le New Jersey

CADRE DE L'ACTION

La maison des Kirby ; puis la voiture de la famille Kirby durant leur voyage à travers le New Jersey, de Newark à Camden.

Aucun décor n'est requis pour cette pièce. Peut-être aperçoit-on au fond, posés contre le mur en brique du théâtre, quelques panneaux poussiéreux.

Non seulement le REGISSEUR apporte et enlève les quelques accessoires nécessaires, mais il lit également sur un script tapé à la machine les répliques de tous les personnages secondaires. Il les lit clairement, mais sans grand effort de caractérisation : il ne prend presque pas la peine de changer sa voix, même lorsqu'il endosse le rôle d'une femme ou d'un enfant.

Quand le rideau se lève, le REGISSEUR est paresseusement appuyé au cadre de scène, côté jardin. Il fume.

ARTHUR joue aux billes au centre de la scène.

CAROLINE, tout au fond côté cour, discute avec des filles qui nous sont invisibles.

MAMAN KIRBY, soucieuse, met son chapeau devant un miroir imaginaire.

MAMAN : Où est Papa ? Pourquoi n'est-il pas là ? On ne va jamais se mettre en route, c'est moi qui te le dis.

ARTHUR : Maman, il est où mon chapeau ? Je pars pas si je trouve pas mon chapeau, pas vrai ?

MAMAN : Va dans le couloir et regarde bien s'il n'y est pas. Et maintenant où est passée cette bonne à rien de Caroline ?

ARTHUR : Elle attend dehors, dans la rue, elle parle avec les filles de Mme Jones. Ça fait un million de fois que je regarde dans le couloir, M'man, il y est pas. *Il crache pour se porter chance avant un coup difficile, puis murmure* : Allez, cette fois c'est la bonne.

MAMAN : Retourne voir, je te dis. Cherche bien.

Arthur se lève, se précipite côté cour, pivote rapidement et revient à son jeu : il se jette par terre de toutes ses forces et se prépare à tirer dans une agate.

ARTHUR : Non, M'man, il y est pas.

MAMAN : *Sereine.* Mon bonhomme, tu ne quittes pas Newark sans ce chapeau, voilà qui est sûr. Pas question que je parte en voyage avec un va-nu-tête.

ARTHUR : Allez, M'man !

MAMAN s'avance jusqu'à la rampe et parle à travers une fenêtre, dans la direction du public.

MAMAN : Ouh-ouh, Mme Schwartz !

LE REGISSEUR : *Consulte son script.* Je suis là, Mme Kirby. Vous partez ?

MAMAN : Nous partons d'une minute à l'autre, oui. Comment va le bébé ?

LE REGISSEUR : Beaucoup mieux. On l'a tapotée dans le dos et elle a tout recraché.

MAMAN : Excellente nouvelle !... Alors, si vous aviez la gentillesse de donner une soucoupe de lait au chat le matin, et une le soir, Mme Schwartz, je vous en serais bien sincèrement reconnaissante... Ohé, bonne après-midi, Mme Hobmeyer !

LE REGISSEUR : Bonne après-midi, Mme Kirby ; il paraît que vous vous en allez.

MAMAN : *Modeste.* Oh, juste trois jours, Mme Hobmeyer : pour voir ma fille mariée, Madeleine, qui habite à Camden. La blanchisserie a donné à Fernand sa semaine de vacances en avance, cette année, et vous savez, personne au monde ne conduit mieux que lui.

CAROLINE *entre « dans la maison » et se tient près de sa mère.*

LE REGISSEUR : Vous y allez avec toute la famille ?

MAMAN : Nous y allons tous les quatre, oui. Le changement devrait faire du bien aux enfants. Ma fille mariée a été sérieusement malade il y a quelque temps...

LE REGISSEUR : Tss... tss... tss... Oui. Je me souviens, vous nous l'aviez dit.

MAMAN : Alors il faut que j'aille la voir, cette petite. Je ne l'ai pas vue depuis. Tant que je ne l'aurai pas vue, je n'aurai pas l'esprit tranquille. À CAROLINE. Tu ne peux pas dire bonne après-midi à Mme Hobmeyer ?

CAROLINE : *Rougit, baisse les yeux, et dit d'un ton forcé.* Bonne après-midi, Mme Hobmeyer.

LE REGISSEUR : Bonne après-midi à toi, ma chérie... Bon, j'attends que vous partiez pour battre mes tapis, sinon je vais vous asphyxier. J'espère que vous profiterez bien du voyage et que vous trouverez tout le monde en bonne santé.

MAMAN : Merci, Mme Hobmeyer, je l'espère aussi... Bon, je pense que c'est tout ; il n'y a que le lait pour le chat, Mme Schwartz, si vous êtes bien sûre que ça ne vous dérange pas. S'il y avait le moindre problème, la clé de la porte de derrière est sur un clou près du réfrigérateur.

CAROLINE : Maman ! Pas si fort.

ARTHUR : Tout le monde t'entend.

MAMAN : Cessez de tirer sur ma robe, les enfants. *Elle chuchote à voix forte.* La clé de la porte de derrière, je la laisserai sur un clou près du réfrigérateur, et je ne mettrai pas le crochet à la moustiquaire.

LE REGISSEUR : Parfait ; faites bon voyage, ma chère, et bien des bises à Lileine.

MAMAN : Ce sera fait, et encore mille mercis.

Elle rentre « dans la pièce ».

Mais qu'est-ce qui peut bien retenir Papa ?

ARTHUR : M'man, je trouve pas mon chapeau.

Entre FERNAND, un chapeau à la main.

FERNAND : Tiens, le chapeau d'Arthur. Il a dû le laisser dans la voiture dimanche.

MAMAN : En voilà un soulagement. Enfin on peut se mettre en route... Caroline Kirby, qu'est-ce que tu as fait à tes joues ?

CAROLINE : *Rebelle et confuse.* Rien.

MAMAN : Si tu t'es mis quelque chose je te gifle.

CAROLINE : Non, M'man, bien sûr que j'ai rien mis. *Elle baisse la tête.* Je me suis juste frotté les joues pour les faire rougir. Toutes les filles font ça au lycée quand elles vont quelque part.

MAMAN : On n'a pas idée d'être aussi sotté. Fernand, qu'est-ce qui t'a retenu ?

FERNAND : *D'un ton toujours égal et le regard toujours un peu soucieux derrière ses lunettes.* Je suis juste passé au garage pour que Charlie donne un dernier coup d'œil, Kate.

MAMAN : Tu as bien fait. S'il y a bien une chose dont je n'ai pas envie, c'est de tomber en panne au milieu de nulle part. Arthur, range-moi ces billes. À te regarder, on croirait que tu n'as aucune envie de partir en voyage.

Ils sortent en passant par le « couloir », font quelques petits pas pour montrer qu'ils descendent les marches, et se retrouvent dans la rue.

FERNAND : Hé là, les garçons, on ne s'approche pas comme ça de ma voiture.

MAMAN : Ces petits Sullivan viennent fourrer le nez partout.

Le REGISSEUR a avancé quatre chaises et une estrade basse. Elles constituent l'automobile, qui se trouve au centre de la scène, face au public. L'estrade surélève légèrement les deux chaises à l'arrière. Les mains de PAPA tiennent un volant imaginaire et changent continuellement les vitesses. CAROLINE s'assied à ses côtés. ARTHUR est derrière lui, et MAMAN derrière CAROLINE.

CAROLINE : *D'un air étudié.* Au revoir, Mildred. Au revoir, Hélène.

LE REGISSEUR : Au revoir, Caroline. Au revoir, Mme Kirby. J'espère que vous allez bien en profiter.

MAMAN : Au revoir, les filles.

LE REGISSEUR : Au revoir, Kate. Elle est bien belle, votre voiture.

MAMAN : *Lève les yeux vers la fenêtre d'une maison.* Ah, au revoir, Emma ! *Modestement.* Selon nous, c'est la meilleure petite Chevrolet du monde... Ouh-ouh, au revoir, Mme Adler !

LE REGISSEUR : Comment ça, vous partez, Mme Kirby ?

MAMAN : Juste trois jours, Mme Adler, pour aller voir ma fille mariée qui habite à Camden.

LE REGISSEUR : Profitez bien.

MAMAN, CAROLINE et le REGISSEUR se lancent dans un extraordinaire chœur d'au revoirs. La rue entière est en train de dire au revoir. ARTHUR sort sa sarbacane et tire joyeusement dans les airs. Une ou deux secousses, et les voilà partis.

ARTHUR : *Soudain effrayé.* Papa ! Papa ! Ne passe pas devant l'école. Si M. Biedenbach nous voyait !

MAMAN : Eh bien qu'il nous voie. J'ai bien le droit de sortir mes enfants de l'école une journée sans me cacher pour autant dans les chemins de traverse.

FERNAND salue un passant d'un signe de tête. MAMAN demande, sans brusquerie.

C'est à qui que tu dis bonjour, Fernand ?

FERNAND : C'est le membre de la loge qui organise nos banquets, Kate.

MAMAN : C'est lui qui a dû acheter quatre cent steaks ? *Papa acquiesce.* Je suis contente de ne pas être à sa place, c'est moi qui te le dis.

FERNAND : L'air est déjà meilleur. Respirez à fond, les enfants.

Ils inspirent bruyamment.

ARTHUR : Purée, on est déjà presque dans les champs. « Les hommes bien habillés portent des costumes Weber & Heilbronner ». M'man, je pourrai en avoir un comme ça, un jour ?

MAMAN : Si tu as de bonnes notes au lycée, peut-être que ton père t'en achètera un pour la remise des diplômes.

CAROLINE : *Geignarde.* Oh, P'pa ! On est obligés d'attendre que tout ce cortège d'enterrement ait défilé ?

PAPA ôte son chapeau.

MAMAN, absorbée, tend curieusement le cou en avant.

MAMAN : Quitte ton chapeau, Arthur. Regarde ton père... Dis donc, Fernand, je crois bien que c'est un de tes frères de loge. Tu reconnais l'étendard ? J'imagine que c'est la ville d'Elisabeth, cette section.

FERNAND acquiesce. MAMAN soupire. Tss... tss... tss... Ils se penchent tous en avant pour regarder passer le cortège en silence et deviennent momentanément plus solennels. Après une pause, Maman poursuit, presque rêveusement.

Quant à nous, nous n'avons pas oublié celui auquel nous sommes allés, d'enterrement, pas vrai ? Nous n'avons pas oublié notre gentil Harold. Il a donné sa vie pour son pays, ne

l'oublions pas. *Elle essuie une larme au coin de son œil. Une autre pause.* Enfin, un jour ou l'autre ce sera notre tour à tous de ralentir la circulation.

LES ENFANTS : *Très mal à l'aise.* Maman !

MAMAN : *Sans apitoiement sur soi-même.* Et bien moi, je suis « prête », les enfants. J'espère que tout le monde dans cette voiture est « prêt ». *Elle pose la main sur l'épaule de PAPA.* Et je prie pour partir la première, Fernand. Oui. *PAPA lui touche la main.*

LES ENFANTS : M'man, tout le monde te regarde. Tout le monde se moque de toi.

MAMAN : Ah, rangez votre langue dans votre poche ! Peu m'importe ce qu'un tas d'idiots de la ville d'Elisabeth, dans le New Jersey, pensent de moi... On peut y aller, maintenant. C'était la dernière.

Une autre secousse et la voiture repart.

CAROLINE : « Bretelles Zélégantes. Le choix du bon travailleur. » P'pa, pourquoi ils ont écrit « Zélégantes » comme ça ?

PAPA : Pour que les petites filles posent la question, miss.

CAROLINE : Papa, tu me taquines... Maman, pourquoi c'est écrit « Trois cent chambres, trois cent salles de bain » ?

ARTHUR : « Les Spaghettis Miller : le plat préféré des familles ». M'man, pourquoi tu fais jamais des spaghettis ?

MAMAN : Tu veux rire, tu n'en mangerais jamais.

ARTHUR : M'man, j'aime bien ça maintenant.

CAROLINE : *Avec des gestes.* Miam miam. Ça a l'air délicieux sur cette image. M'man, tu en feras quand on rentre ?

MAMAN : *D'un ton sec.* « La direction est heureuse de recevoir vos suggestions. Plaire est notre devise. »

Toute la famille trouve ceci délicieusement drôle. Les enfants hurlent de rire. Même Fernand sourit. MAMAN demeure modeste.

FERNAND : Ah, personne ici n'a à se plaindre, Kate. Tout le monde sait bien que tu es bonne cuisinière.

MAMAN : J'ignore si je suis bonne cuisinière, mais en tout cas je sais que j'ai de l'entraînement. J'ai cuisiné au moins trois repas par jour pendant vingt-cinq ans.

ARTHUR : Allez, M'man, t'es bien sortie dîner une fois de temps en temps !

MAMAN : Oui, les années bissextiles.

Cette plaisanterie ne rencontre pas un moindre succès que la précédente. Une fois que le rire s'est calmé, CAROLINE se retourne, au comble du bien-être, et s'agenouille sur le siège en disant :

CAROLINE : M'man, j'adore partir en vadrouille à la campagne, comme ça. On devrait recommencer souvent, M'man.

MAMAN : Ah, sentez-moi cet air, vous m'en direz des nouvelles ! C'est tout le parfum de l'océan. Fernand, sois prudent en traversant le pont. On doit bientôt arriver à New Brunswick.

ARTHUR : *Jaloux des succès de sa mère.* M'man, c'est quand la prochaine pause confort ?

MAMAN : *Aucunement perturbée.* Tu n'en as pas besoin. Tu dis juste ça pour faire le vilain.

CAROLINE : *D'une voix stridente.* Oui, Maman, il fait exprès. Il est impossible. À l'école il sort des choses comme ça, toutes crues, et ça me donne envie de disparaître sous terre. Il est impossible.

MAMAN : Oh, ne vas pas t'exciter pour rien, Mademoiselle Comme-il-Faut ! Dans cette voiture tout le monde est un être humain, que je sache. Quant à toi, Arthur, essaie d'être un peu plus gentleman... Fernand, le chien : ne l'écrase pas. *Elle suit le chien des yeux.* Il ne m'a pas l'air en grande forme. Une bonne grosse gamelle de restes lui ferait le plus grand bien. C'est un joli colley. *Son regard se pose sur un panneau publicitaire.* Tu ne la trouves pas jolie, cette publicité pour les cigarettes Chesterfield ? On dirait Madeleine, un peu.

ARTHUR : M'man ?

MAMAN : Oui.

ARTHUR : Je peux pas faire le livreur de journaux pour le grand quotidien de Newark ?

MAMAN : Non, tu ne peux pas. Non, mon bonhomme. Il paraît qu'ils demandent à leurs livreurs de se lever à quatre heures et demie du matin. Pas question que je laisse mon petit garçon se lever à quatre heures et demie tous les matins, quand ce serait pour gagner un million de dollars. Ta tournée du jeudi pour le journal du soir est amplement suffisante.

ARTHUR : Allez, M'man.

MAMAN : Non, mon bonhomme. Pas question que mon petit garçon se lève à quatre heures et demie au lieu de profiter des heures de sommeil que le bon Dieu lui destine.

ARTHUR : *Boudeur.* C'est ça ! Il faut toujours qu'elle parle du bon Dieu, Maman. Je parie qu'il lui a envoyé un télégramme ce matin.

Maman se lève, indignée.

MAMAN : Fernand, arrête cette voiture à l'instant. Je ne fais pas un mètre de plus avec quelqu'un qui dit des choses pareilles. Arthur, tu descends de cette voiture. Fernand, donne-lui un dollar. Il n'a qu'à rentrer tout seul à Newark. Je ne veux pas de lui.

ARTHUR : Qu'est-ce que j'ai dit ? J'ai rien dit de si grave.

FERNAND : Je n'ai pas entendu ce qu'il a dit, Kate.

MAMAN : Dieu a fait beaucoup de choses pour moi, et je ne laisserai personne se moquer de Lui. Descends de cette voiture à l'instant.

CAROLINE : Allez, Maman, ne gâche pas le voyage.

MAMAN : Non.

FERNAND : On ferait mieux de continuer, Kate, maintenant qu'on est là. J'aurai une explication avec lui ce soir.

MAMAN : *Cède lentement.* D'accord, si tu y tiens, Fernand. Mais je ne m'assieds pas à côté de lui. Caroline, toi, viens t'asseoir à côté de moi.

ARTHUR : *Effrayé.* Allez, Maman, c'était pas si grave.

MAMAN : Je ne veux pas en discuter. J'espère que ton père va te laver la bouche au savon... Où serions-nous, tous, si moi aussi je me mettais à parler de Dieu sur ce ton, je vous le demande ! Nous serions dans les bars clandestins, les boîtes de nuit et autres lieux du même genre, c'est clair comme le jour... C'est bon, Fernand, tu peux continuer.

CAROLINE : Qu'est-ce qu'il a dit, M'man ? J'ai pas entendu ce qu'il a dit.

MAMAN : Je ne veux pas en discuter.

Ils font route en silence pendant quelque temps. Le silence choqué d'après le scandale.

FERNAND : Je vais m'arrêter pour ajuster le niveau d'eau, je crois.

MAMAN : Très bien, Fernand. C'est toi l'expert.

FERNAND : *À un employé de garage.* Pourriez-vous rajouter un peu d'eau dans le radiateur, juste par précaution ?

LE REGISSEUR : *Dans cette scène seulement, il pose son script et prend le rôle au sérieux.* Aucun problème. *Il appuie sur les pneus.* La pression, ça va ? Vous avez peut-être besoin d'huile ou d'essence ?

FERNAND : Non, je ne pense pas. On m'a fait le plein et le niveau à Newark.

MAMAN : Nous sommes bien sur la route de Camden, n'est-ce pas ?

LE REGISSEUR : Oui, continuez tout droit. C'est impossible à rater. D'ici quelques minutes, vous serez déjà à Trenton.

Il verse soigneusement un peu d'eau sous le capot.

Camden est une chic ville, ma petite dame, croyez-moi.

MAMAN : Ma fille s'y trouve très bien — ma fille mariée.

LE REGISSEUR : Ouais ? C'est une chouette ville, pas de toute là-dessus. Mais je dis peut-être ça parce que je suis né par là-bas.

MAMAN : Vous m'en direz tant. Votre famille habite toujours là-bas ?

LE REGISSEUR : Non, le paternel a vendu la ferme ; maintenant c'est une usine. Alors la famille a déménagé à Philadelphie.

MAMAN : Ma fille mariée, Madeleine, vit là-bas parce que son mari travaille pour la compagnie de téléphones... Arrête de me donner des coups de coude, Caroline !... Nous partons tous lui rendre visite pour quelques jours.

LE REGISSEUR : Ouais ?

MAMAN : Elle a été malade, voyez-vous, alors je tenais à faire ce voyage pour la voir. Mon mari et mon fils vont dormir au Centre des Jeunes Chrétiens. Il paraît qu'ils ont un dortoir très propre et très confortable au dernier étage. Vous y êtes déjà allé ?

LE REGISSEUR : Non. Moi, j'appartiens plutôt à l'association des Chevaliers de Colomb.

MAMAN : Oh.

LE REGISSEUR : Mais j'ai joué au basket, au Centre des Jeunes Chrétiens. Ça m'avait l'air très bien.

Il se tient depuis un moment avec un pied sur l'un des barreaux de la chaise de MAMAN. Ils prennent grand plaisir à discuter ensemble. Il se secoue, à contrecœur, et fait semblant d'examiner à nouveau la voiture en sifflant.

Bon, ben vous voilà toute prête, ma petite dame. J'espère que vous ferez bon voyage : la ville est impossible à rater.

TOUT LE MONDE : Merci. Merci beaucoup. Bonne continuation.

Cahots et secousses de la voiture.

MAMAN : *Avec un soupir.* Le monde est rempli de gens charmants... Voilà ce que j'appelle un jeune homme charmant.

CAROLINE : *Très sérieuse.* M'man, tu ne devrais pas raconter ta vie comme ça à tout le monde.

MAMAN : Écoute, Caroline, tu fais les choses à ta façon, moi à la mienne... Il m'avait l'air un peu pâlichon. Je passerais volontiers quelques jour à bien le nourrir. Sa mère vit à Philadelphie ; je parie qu'il dîne dans ces abominables restaurants grecs.

CAROLINE : J'ai faim. P'pa, regarde, un vendeur de hot-dogs. J'peux en avoir un ?

FERNAND : Qu'est-ce que tu en dis, Kate, on en prend un pour tout le monde ? On a déjeuné très tôt.

KATE : C'est toi qui décides, Fernand.

FERNAND : Tiens, Arthur, prends un demi dollar et cours voir ce que tu trouves. Pas trop de moutarde, hein.

ARTHUR descend de la voiture et sort côté cour. MAMAN et CAROLINE descendent pour se dégourdir les jambes.

MAMAN : Quelle est cette fleur, là-bas ? Je vais en cueillir un peu pour Madeleine.

CAROLINE : C'est rien qu'une mauvais herbe, M'man.

MAMAN : Moi, je la trouve jolie... Ça par exemple, regarde-moi ce ciel ! Je suis contente d'être née dans le New Jersey. C'est le meilleur état des Etats-Unis, je l'ai toujours dit. Chaque état possède quelque chose que les autres n'ont pas.

Elles se promènent en fredonnant.

Bientôt, ARTHUR revient, les mains pleines de hot-dogs imaginaires qu'il distribue.

Il est toujours très abattu par le récent scandale. Enfin, il s'approche de sa mère et dit d'une voix entrecoupée :

ARTHUR : Maman, pardon. Je te demande pardon pour ce que j'ai dit. *Il éclate en sanglots et appuie le front contre le coude de sa mère.*

MAMAN : C'est bon, ne pleure pas. Ça nous arrive à tous de dire des vilaines choses. Je sais que tu ne le pensais pas vraiment.

Il sanglote plus violemment qu'avant.

Mais voyons, calme toi ! Je te pardonne, Arthur, et ce soir avant de te coucher tu... *Elle chuchote.* Tu as bon cœur, Arthur, nous le savons tous.

CAROLINE se met à pleurer elle aussi.

MAMAN est soudain heureuse, pleine de vie et de joie.

Bonté divine, la journée est trop belle pour que nous la passions tous à pleurer. Allez, on remonte. Caroline, va devant avec ton père. Toi, tu seras mon cavalier. On n'a jamais vu des enfants pareils. Vous êtes en train de tremper vos hot-dogs. Mâchez bien, tout le monde... C'est bon, Fernand : en avant marche... Caroline, qu'est-ce que tu fabriques ?

CAROLINE : Je crache la peau, Maman.

MAMAN : En ce cas, excuse-toi.

CAROLINE : Veuillez m'excuser.

MAMAN : Qu'est-ce que c'est que cet endroit ? Arthur, tu as vu l'enseigne de la poste ?

ARTHUR : C'était écrit Lawrenceville.

MAMAN : Hmm. Une école célèbre, je crois. C'est joli. Je me demande ce que c'était, cette grosse maison jaune un peu à l'écart... Ah, nous voilà dans les faubourgs de Trenton.

CAROLINE : Papa, c'est près d'ici que George Washington a traversé le Delaware. C'était près de Trenton, Maman. Il était premier dans la guerre, premier dans la paix, et premier dans le cœur de ses compatriotes.

MAMAN : *Passe en revue le monde qui défile, sereine et didactique.* Moi, ce que je préfère chez lui, c'est qu'il n'a jamais dit le moindre mensonge.

Comme il fallait s'y attendre, les enfants sont assagis par cette pensée. Une pause.

Voilà ce que j'appelle un coucher de soleil. Il n'y a rien de tel qu'un beau coucher de soleil.

ARTHUR : Il y a une plaque d'immatriculation de l'Ohio devant nous. M'man, tu es déjà allée dans l'Ohio ?

MAMAN : Non.

Un silence rêveur les enveloppe.

CAROLINE se rapproche de plus en plus de son père.

MAMAN passe le bras autour des épaules d'ARTHUR.

ARTHUR : Maman, c'est incroyable le nombre de gens qu'il y a dans le monde, M'man. Il doit y en avoir des milliers et des milliers rien qu'aux États-Unis. M'man, combien il y en a ?

MAMAN : Je ne sais pas. Demande à ton père.

ARTHUR : P'pa, combien il y en a ?

FERNAND : Il y en a cent vingt-six millions, Kate.

MAMAN : *Serre ARTHUR contre elle un peu plus fort.* Et tous ces gens-là aiment aller faire une balade en voiture, le soir, avec leurs enfants.

Une autre pause.

Et si on chantait quelque chose ? Arthur, toi qui passes ton temps à chanter, qu'est-ce que tu attends ?

ARTHUR : D'accord. Qu'est-ce qu'on chante ? *Il esquisse.*

Dans la forêt blanche d'Ukraine
Glisse une blanche troïka...

Non, je l'aime plus, celle-là. On va chanter :

I come from Alabama
With my banjo on my knee,

Caroline s'y met.

I'm going to Louisiana now,
My true love for to see.

Oh, Susanna,
Oh don't you cry for me,
For I come from Alabama,
With my banjo on my knee.¹

*A la fin même MAMAN chante. Et même PAPA.
Soudain MAMAN se redresse en poussant un grand cri :*

MAMAN : Fernand, ce panneau, là, il indiquait Camden, je l'ai vu.

FERNAND : Très bien, Kate, si tu es sûre.

Changements de vitesse, marche arrière et secousses en abondance.

MAMAN : Oui, c'est ça. Camden : 8 kilomètres. Madeleine chérie... Bon, les enfants, vous serez bien sages pendant le dîner, bien calmes. Elle se relève à peine d'un genre de grosse opération, alors il ne faut pas faire trop de bruit dans la maison. D'abord, vous allez nous déposer à la porte, Caroline et moi, et dire un petit bonjour ; ensuite, vous, les hommes, vous irez vous installer au Centre, et vous reviendrez à peu près une heure plus tard, pour dîner.

CAROLINE : *Ferme les yeux et presse avec ferveur les poings contre le visage. J'aperçois la première étoile. Tout le monde doit faire un vœu. Elle récite la comptine.*

Etoile étincelle, étoile resplendit,
Première étoile aperçue cette nuit :
Accorde-moi sous le ciel où tu luis
Le vœu que je fais devant toi cette nuit.

Puis, solennelle. Le ciel. Maman, tu dis « la terre ». Elle croise le petit doigt avec sa mère.

MAMAN : La terre.

CAROLINE : Roméo. Maman, tu dis « Juliette ».

MAMAN : Juliette.

¹ N.d.t. : Le traitement des chansons reste à la discrétion du metteur en scène. Ici, Arthur chante dans la version américaine deux chansons qui ne provoqueraient aucun sentiment de reconnaissance chez un public français (d'abord, « The Trail of the Lonesome Pine », puis « I've Been Working on the Railroad »). Au lieu de « Oh Susanna », qui me semble être une des rares chansons populaires américaines que les Français reconnaîtraient, Arthur peut chanter en français « Elle descend de la montagne à cheval », par exemple.

CAROLINE : Maintenant, c'est un secret et je ne peux le dire à personne. Maman, à toi de faire un vœu.

MAMAN : *Avec un humour presque sombre.* Non, je peux faire des vœux sans attendre le bon vouloir des étoiles. Et je peux aussi les faire à haute voix, devant tout le monde. Tu veux les entendre ?

CAROLINE : *Résignée.* Non, M'man, on les connaît. On les a déjà entendus. *Elle appuie théâtralement la tête sur l'épaule gauche de sa mère et dit en imitant sa voix, mais sans malice.* Tu veux que je sois une gentille jeune fille et qu'Arthur n'ait qu'une parole.

MAMAN : *Majestueuse.* Oui. Alors, gare à vous.

FERNAND : Caroline, sors la lettre de Madeleine qui est dans la poche de ma veste, à côté de toi, et lis-moi les indications que j'ai soulignées au crayon rouge.

CAROLINE : *Se met au travail.* « Quelques rues après les grands réservoirs de pétrole sur votre gauche... »

TOUT LE MONDE : *Montrant du doigt, derrière eux.* Ils sont là !

CAROLINE : « ... vous arriverez à un carrefour avec un petit supermarché à gauche et la caserne des pompiers à l'angle opposé... »

Ils identifient tous ces repères avec jubilation.

« ... tournez à droite, avancez encore de deux rues, notre maison est au numéro 471, Weyerhauser Street. »

MAMAN : Cette rue est encore mieux que celle où ils habitaient avant. Et c'est pratique avec ce supermarché.

CAROLINE : *Chuchote.* M'man, elle est mieux que la nôtre, de rue. Elle est plus riche... Maman, Madeleine est plus riche que nous, pas vrai ?

MAMAN : *La regarde d'un œil ferme et glacial.* Gare à toi, la miss. Que personne ne s'avise de dire devant moi qu'untel est riche ou untel est pauvre. Il n'y a pas de richesse qui tienne, c'est la gentillesse qui compte. La rue dans laquelle je vis est la meilleure au monde, parce que c'est là que vivent mon mari et mes enfants.

Elle regarde CAROLINE d'un air sévère et impressionnant pendant quelques secondes, le temps de laisser cette leçon faire son effet. Puis elle lève les yeux, aperçoit MADELEINE, et fait signe de la main.

Voilà Madeleine qui nous guette sur les marches.

MADELEINE est apparue : elle salue de la main.

Ils s'exclament tous : « Bonjour, Madeleine ; coucou »

Bientôt, les voilà tous en train de sortir de la voiture.

MADELEINE : Coucou Maman... Mais regarde-moi ça comme ils grandissent, Arthur et Caroline !

MAMAN : Ils font craquer toutes les coutures de leurs habits !

MADELEINE : *Embrasse longuement son père, avec affection.* Coucou Papa. Ce bon vieux Papa. Tu as l'air fatigué, P'pa...

MAMAN : ... oui, ton Papa a besoin de se reposer. Dieu merci, les vacances sont là. On va bien le nourrir et le laisser faire la grasse matinée. Papa a un cadeau pour toi, Lileine. Il a insisté pour aller l'acheter.

MADELEINE : Papa, tu es impossible ; quelle idée d'aller acheter quelque chose pour moi. Pas vrai qu'il est impossible ?

MAMAN : En tout cas, c'est un secret. Tu l'ouvriras au dîner.

MADELEINE : *Met les bras autour du cou de son père et frotte le nez contre sa tempe.* Il est fou, ce Papa, d'aller acheter des choses ! C'est moi qui devrais acheter des cadeaux pour toi, Papa.

FERNAND : Oh, non ! Il n'y a qu'une Lileine au monde.

MADELEINE : *Chuchote, alors que ses yeux se remplissent de larmes.* Tu es content que je sois toujours vivante, Papa ?

Elle l'embrasse de façon abrupte et retourne aux escaliers de sa maison.

FERNAND : Lileine, où est Horace ?

MADELEINE : Il a été retenu un instant au bureau. Il arrive d'une minute à l'autre. Il est content comme tout de vous voir, tous.

MAMAN : Bien. Vous, les hommes, allez vous poser au Centre et revenez dans une heure à peu près.

MADELEINE : *Alors que son père tourne le volant, elle se tient près de lui dans la rue.* Continue tout droit, P'pa, tu ne peux pas le rater. C'est en plein milieu.

Le REGISSEUR démonte l'automobile, avec l'aide de FERNAND et d'ARTHUR, qui sortent en saluant de la main.

Viens, Maman, on va monter à l'étage poser tes affaires. Caroline, il y a une surprise pour toi dans le jardin derrière la maison.

CAROLINE : Des lapins ?

MADELEINE : Non.

CAROLINE : Des poulets ?

MADELEINE : Non. Va voir.

Caroline sort en courant. Madeleine et Maman montent peu à peu les escaliers.

Il y a deux petits chiots. Tu me diras si tu peux en ramener un à Newark.

MAMAN : Je pense que oui. Tu es bien installée, ici, Madeleine. Elle est rudement jolie, ta maison.

MADELEINE : Quand je suis sortie de l'hôpital, Horace avait tout déménagé ici, moi je n'ai rien eu à faire.

MAMAN : C'est joli comme tout.

Le Régisseur pousse un lit sur scène depuis la coulisse côté cour. Le pied du lit est tourné vers le côté jardin. MADELEINE s'y assied, elle essaie les ressorts.

MADELEINE : Je crois que tu seras bien à ton aise, M'man.

MAMAN : *Quitte son chapeau.* Bah, je m'endormirais sur un tas de chaussures, Lileine ! Je n'ai jamais eu de mal à dormir. *Elle s'assied à côté d'elle.* Et maintenant laisse-moi te regarder, ma petite. Ah là là, la dernière fois que je t'ai vue tu ne me reconnaissais pas. Tu n'arrêtais pas de demander « Quand est-ce qu'elle vient Maman ? Quand est-ce qu'elle vient Maman ? ». Mais le docteur m'a renvoyée.

MADELEINE : *Pose la tête sur l'épaule de sa mère et sanglote.* C'était affreux, Maman. C'était affreux. Elle n'a même pas vécu une minute. C'était affreux.

MAMAN : *Le regard lointain.* Le bon Dieu en a décidé autrement, ma chérie. Il en a décidé autrement. Nous, on ne comprend pas pourquoi, mais on continue, ma belle. On fait ce qu'on a à faire. *Puis, de façon presque abrupte, en s'essuyant la joue d'un revers de main.* Bon, et maintenant, qu'est-ce qu'on va donner à manger à ces hommes, ce soir ?

MADELEINE : Il y a un poulet dans le four.

MAMAN : Tu l'as mis à quelle heure ?

MADELEINE : *La retient.* Oh, Maman, ne t'en vas pas encore. Je suis bien comme ça, assise avec toi. Tu as toujours la bougeotte dès qu'on essaie de te câliner, Maman.

MAMAN : *Riant, l'air contrit.* Je sais, c'est bête. Un vieux sac d'os du New Jersey : voilà ce que je suis. *Elle jette un coup d'œil au dos de ses mains.*

MADELEINE : *Indignée.* Mais, maman, tu es belle ! Nous t'avons toujours dit que tu étais belle... Et puis nous ne pourrions pas avoir de meilleure Maman que toi.

MAMAN : *Mal à l'aise.* En tout cas, j'espère que vous m'aimez bien. Il n'y a rien de tel que d'être apprécié par sa famille... Bon, je descends jeter un coup d'œil au poulet. Allonge-toi

ici un petit moment et ferme les yeux... Tu as tout ce qu'il faut pour le petit déjeuner, tant que les magasins sont ouverts ?

MADELEINE : Bah, tu sais ! Des œufs et du jambon.

Elles rient toutes les deux.

MAMAN : Ma parole, je n'ai jamais réussi à comprendre ce que les hommes y trouvent, à ces œufs au jambon... Je trouve ça mauvais. À quelle heure tu l'as mis, le poulet ?

MADELEINE : À cinq heures.

MAMAN : Bon, allez, ferme les yeux pendant dix minutes.

MADELEINE s'allonge et ferme les yeux. MAMAN descend les escaliers d'un air distrait, en chantant :

Amazing Grace, how sweet the sound,
That saved a wretch like me.
I once was lost but now am found,
Was blind, but now I see...²

FIN DE LA PIECE

² N.d.t. : Voir note 1. Maman peut aussi chanter ce cantique en français (le chant d'église dans l'original est « The Ninety and Nine »).